

## Le trou noir

Il a la sensation plus que désagréable d'avoir la langue et la gorge aussi sèche que du papier buvard. Le verre d'eau fraîche que Lasya lui tend ne suffit même pas à étancher sa soif.

Sans un mot, elle le ressert. Il s'applique à le boire, à petites gorgées.

Il est arrivé chez Lasya la boule au ventre, mais l'angoisse paroxystique qu'il éprouvait en franchissant le seuil de la maison n'a pas résisté dix minutes à la séance d'hypnose pratiquée par son amie. Cependant, malgré ce soulagement, il n'arrive pas à se débarrasser de l'étrange sensation de soif qu'il ressent depuis ce matin.

Toujours sans un mot, Lasya vient s'asseoir derrière lui... le même fauteuil que la séance précédente. Elle est toute proche. Il peut l'entendre respirer, mais ne peut la voir.

— Vous allez me trouver stupide, mais même si l'hypnose a calmé mon angoisse, elle ne l'a pas fait disparaître. Pourriez-vous vous installer de façon à ce que je puisse vous voir ? Je me sentirais plus rassuré.

Dans un geste d'apaisement, Lasya pose sa main sur son épaule. Elle se lève.

— Restez allongé ! Vous devez être le plus calme possible.

En un tournemain, elle déplace deux fauteuils, écarte la table basse et positionne un siège pour être au plus près de Jean.

— Vous savez bien que votre angoisse et ses symptômes ne s'at-

ténueront vraiment que lorsque vous aurez affronté votre « trou noir ». Soyez sûr d'une chose, c'est que je suis là près de vous. Vous n'êtes pas seul.

— Vous avez raison. Allons-y ! Je suis prêt.

Lasya enclenche le magnétophone.

Transcription de l'enregistrement numéro 02

Séance privée du vendredi 9 octobre 2015. 16 h 30

Objet de la séance : Régression sous hypnose

Sujet : Jean Rhyne

Hypnothérapeute : Lasya Rampa

... Bruits divers...

— Lasya Rampa : O.K Jean ! Vous connaissez bien le processus maintenant. Respirez régulièrement, mais sans excès. Détendez votre corps et concentrez votre esprit sur ma voix... rien que ma voix. Je vais compter jusqu'à trois et à trois vous entrez dans votre mémoire. Vous laisserez votre esprit vous guider. Vous savez ce que vous cherchez. Je compte... 1... 2... 3. Voilà, votre esprit est maître de votre mémoire, de la totalité de votre mémoire. Où êtes-vous, Jean ?

— Jean Rhyne : Je suis dans un hangar, un hangar immense. Nous sommes très nombreux, tous des militaires alignés en longues files, sac à paquetage et sac à dos à nos pieds.

— L.R : Savez-vous où se situe ce hangar ?

— J.R : Oui, sur le quai militaire du port d'Alger et tous ceux qui sont là sont descendus du « Sidi Mabrouk » il y a plus d'une heure. J'ai malgré tout la sensation du sol qui tangué et roule sous mes pieds comme si j'étais encore en mer.

— L.R : Et que faites-vous dans ce hangar ?

— J.R : L'appel se termine. Les sous-officiers chargés de nous « dispatcher » nous regroupent suivant nos destinations.

— L.R : Qu'est-ce qu'une « destination » ?

— J.R : Le lieu géographique de notre affectation. Quelqu'un vient d'appeler le 11<sup>e</sup> Groupement Tactique. C'est mon unité. Je vais me mettre en place, mais...

... Silence...

— L.R Pourquoi ce « mais » et ce silence ? Y a-t-il quelque chose d'anormal ?

— J.R : Oui, des groupes se sont formés à l'appel des autres unités, mais je suis le seul à répondre pour le 11<sup>e</sup>. Un caporal me fait signe de le suivre sous le regard intrigué de mes compagnons de voyage. Laburle me fait un clin d'œil, pouce levé en signe d'encouragement.

— L.R : Laburle ! C'est bien l'autre sergent, votre camarade de promotion ?

— J.R : Oui, c'est bien lui, celui avec lequel je parlais dans la coursive du bateau. Je sais qu'il part sur le barrage tunisien. Ils doivent être une dizaine dans son groupe.

— L.R : Le barrage tunisien ?

— J.R : Oui. Le barrage électrifié destiné à stopper les infiltrations rebelles depuis la Tunisie. Il y a le même sur la frontière marocaine.

— L.R : Connaissez-vous la raison pour laquelle vous êtes seul à partir pour cette unité ?

— J.R : Non ! Je l'ignore et ma curiosité se double d'inquiétude lorsque le caporal me désigne une Jeep dans laquelle il m'aide à charger mes impedimenta. Il me fait un petit salut pas très réglementaire et m'explique :

— « Le chauffeur va vous conduire à la gare où vous prendrez le train qui part dans quarante-cinq minutes, direction Tizi-Aman son terminus. Vous descendrez à la gare de Riquetti où vous êtes attendu. C'est la gare juste après celle de Bordj-Maa-louf. Bonne chance, sergent et bon courage. »

— L.R : Pouvez-vous préciser ce qui vous inquiète ?

— J.R : Le ton de la voix du caporal... comme s'il me prenait en pitié. Mon instinct me dit que le coin où je vais doit être connu de tous pour être inhospitalier.

— L.R : Bien ! Nous saurons bientôt si votre instinct a raison. Êtes-vous dans la Jeep ?

— J.R : Oui. Après avoir quitté l'enceinte militaire, nous prenons une large rue très fréquentée qui longe le port. Le trajet est bref, cinq minutes tout au plus et la Jeep stoppe le long d'un bâtiment dont la destination ne fait aucun doute : c'est la gare. Sur notre droite, au-dessus de larges arcades, une autre rue à la circulation tout aussi dense que celle que nous venons d'emprunter.

— L.R : Vous voyez distinctement tous ces détails.

— J.R : Oui, c'est très net. Je n'ai pas vraiment eu le temps de voir la ville, mais je peux vous décrire la voiture qui passe et le visage des piétons que je viens de croiser.

— L.R : Je suis très contente que votre régression soit aussi nette, c'est assez rare pour le noter. Où êtes-vous maintenant ?

— J.R : Je suis les indications du caporal. J'ai mon ordre de mission qui fait office de billet. Je vais donc directement sur le quai. Sur le mur du bâtiment, un tableau noir sur lequel une main appliquée a inscrit à la craie l'horaire, la destination et le quai des prochains trains en partance. En fait, il n'y en a que deux. Le mien est déjà à quai, juste devant moi. Départ dans une demi-heure.

— L.R : Quel est votre état d'esprit à cet instant ?

— J.R : Calme. Malgré la quasi-impossibilité de se tromper, ma seule préoccupation est de prendre le bon train et de descendre à la bonne gare. Je monte dans un vieux wagon aux banquettes de bois. Il fait chaud ! J'enlève la capote que j'ai sur le dos depuis Marseille. Pas de place attribuée, je m'assieds au fond du wagon.